DICTATURE ET GÉNOCIDE :
LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE EN MISSION

Dr.Vladimir FLOREA

IUFM Versailles, Franța

Résumé

L'article se propose de discuter la construction du récit *Une petite flamme dans la nuit* de F. David, en le rapportant à *Mille et Une Nuits,* ainsi que la visée éducative et morale de la littérature pour l'enfance et la jeunesse. *Une petite flamme dans la nuit* étonne par le réemploi des sources et motifs placés en réseaux nouveaux, par l'équilibre souverain de leur construction, par la noblesse touchante de leur propos.

Il était une fois une jeune femme qui, pour survivre elle, pour faire survivre sa plus jeune sœur qui partageait presque sa couche nuptiale, pour faire survivre beaucoup d'autres jeunes femmes de son pays, racontait des histoires. Elle s'appelait, n'est-ce pas, Schéhérazade.

Il était une fois une jeune femme qui, pour faire survivre une jeune fille qui partageait son lit-planche, se mit à lui raconter des histoires. Elle s'appelait Moune.

Le lecteur avisé a reconnu, dans le premier texte, un titre - les *Mille et Une Nuits*, un type - le récit à tiroirs, une mission - la lutte contre la décision de mise à mort ; il se souvient que Schéhérazade a pris le parti de sauver les femmes de son pays en se proposant comme nouvelle épousée ; des centaines étaient mortes avant elle (combien ?), des milliers d'autres partagent la même crainte que leur tour ne vienne dès le lendemain. Ce lendemain n'arrivera jamais parce que le roi, captivé par la conteuse, finit par croire que la fidélité peut exister, et renonce au pouvoir de vie et surtout de mort qu'il avait : un geste, un signe, un mot suffisait pour donner la mort à n'importe lequel de ses sujets, même issu du milieu proche et privilégié ; le tout sans procès, sans discussion, sans défense.

Le même lecteur avisé peut ne pas avoir reconnu, dans le deuxième texte, *Une petite flamme dans la nuit* de F. David, dont la construction emprunte beaucoup au premier :

- le système narratif à emboîtement (récit encadrant / encadré)
- le choix très particulier de la temporalité première : nuit et seulement nuit, ce que disent de manière directe et transparente les titres des deux œuvres
- le récit encadré (re) donne souvent lieu à commentaire dans le récit encadrant (RE : le conteur et le contaire[1] discutent du contenu d'autre chose) : il y a polyphonie

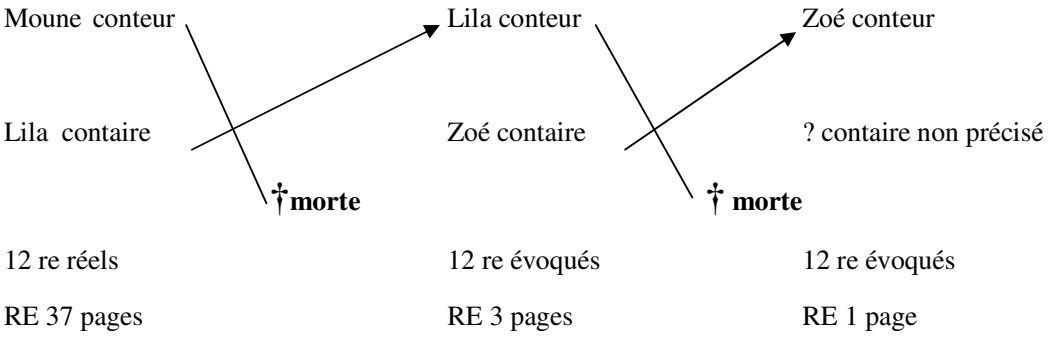
BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

complexe, assurée sur la dimension verticale (passage de RE à re) comme dans celle horizontale (à l'intérieur de RE, il y a des échanges qui ne sont pas de la simple politesse), et il arrive même que la vraie fin de re soit énoncée en RE

La partie RE a déjà fait l'objet d'une communication[2]; je vais quand même, très rapidement, évoquer ses grandes lignes : nous sommes en présence d'un récit « en feuilletage », qui a pour mission première la survie (soi-même plus les autres) ; elle a comme outil principal la parole (je parle, donc je vis[3]) ; les outils autres (féminité/maternalité) sont présents également, mais trop subtils pour être abordés, je les abandonne pour l'instant. Le RE a donc pour cadre spatial une pièce de baraquement (dont le silence soumis est surveillé – une transgression aurait pu mal finir), et pour cadre temporel la nuit (maigre espace de repos, pourtant « gaspillé » de manière peu compréhensible au départ par Moune, qui, en privilégiant Lila, semble s'oublier).

Il était une fois une jeune femme qui, pour faire survivre une jeune fille qui partageait son lit-planche, se mit à lui raconter des histoires. Elle s'appelait Moune. L'autre s'appelait Lila. Après des nuits et des nuits (mille et une, peut-être ?) Moune a disparu (n'est plus venue dans le lit) ; Zoé l'a remplacée en tant qu'occupante de la place sur le lit-planche, mais c'est Lila qui l'a remplacée en fonction de conteur (majoration de niveau, de contaire elle devient conteur) ; enfin, Zoé, qui a été contaire de Lila, deviendra conteur pour on ne sait qui, après la libération du camp.

Derrière le simple mouvement mécanique des groupes nominaux, il y a des vies qui s'effacent et disparaissent : Moune n'est pas partie pour changer Epéda contre Simmons, elle a été tuée par les nazis, dans le camp de l'horreur ; Lila contaire première, devient conteur second mais toujours en RE auprès de Zoé[4] ; enfin, Zoé contaire de Lila (devenue on ne sait qui ni quoi : vraisemblablement un peu de cendre et un peu de fumée), devient conteur des histoires dont elle était dépositaire, après sa libération (évoquée clairement par la dernière page du livre, qui n'a qu'un paragraphe, lequel est fait d'une seule phrase: *Beaucoup plus tard, lorsqu'elle fut libérée, Zoé conta à son tour les histoires que Lila lui avait contées*. p. 105).



BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

Le silence non-silencieux qui accompagne le devenir des deux personnages « oubliés » n'est pas sans rappeler des formes désespérées de fabriquer/accompagner/débloquer le souvenir – je pense à des entreprises qui peuvent sembler loufoques ou capricieuses, comme les pierres tombales à mouvement descendant[5].

Mouna meurt, Zoé aussi ; leur mort est non pas passée sous silence, mais le silence que devient leur parole évoque avec force leur mort, ainsi que la mort de millions d'êtres qui n'avaient rien fait pour être mis à mort. Le génocide a été rendu possible par deux éléments, l'installation d'une dictature et la désignation d'un ennemi collectif à soumettre ou à abattre. Les douze histoires qui font la partie re du texte vont décrire diverses facettes de ces deux processus, que je vais essayer de reprendre.

Le bon dictateur doit tout d'abord se donner un nom, repris et amplifié religieusement par une cour nombreuse, puis, en pyramide descendante jusqu'à l'homme de la rue : pour *UPFN*, ce sera *le Suprême*, simple, rapide, définitif, aussi parlant que Führer, Duce, et plus que Conducator ou Timonier. Il est entouré d'un Très Grand Conseil, Très Illustre Conseil, composé de Grands Conseillers, mais les Finances se contentent d'un Conseiller simple. *Le Suprême* est donc le terme unique, sans synonymes, employé de nombreuses fois dans le texte[6]. Cette modestie apparente est en réalité l'affirmation de l'unicité irréductible et immarcescible[7] du chef, qui crée autour de lui la grandeur que les grands lui renvoient humblement : les formules d'apostrophe sont Votre Magnificence et Votre Majesté. Une première approche quantitative le confirme : Très Grand Conseil 2 occurrences, Grand(s) Conseiller(s) 9, Très Illustre Conseil 1, Votre Magnificence 10, le Suprême 136[8] ! Le Suprême est partout, sait tout, contrôle tout. Les Roumains se souviennent sans doute de certains jours où ils éteignaient la télé parce qu'il n'y avait qu'un seul personnage à voir, expert du blé, des hauts fourneaux, des centrales électriques, d'alimentation saine et équilibrée (celle des autres, ses sujets, pas la sienne, évidemment)…

L'autorité du Suprême va de soi, sur quoi qu'elle porte, ce qui fait que *les demandes du Suprême étaient des ordres : ses hommes se ruèrent dans les villages. Ils repérèrent les foyers où il y avait des chiens vigoureux et de jeunes enfants. Les parents hurlaient et essayaient de résister, mais ils succombaient sous le nombre. Ils étaient maîtrisés, bâillonnés, attachés et ne recouvraient la liberté que lorsque les hommes du Suprême repartaient pour une destination secrète avec les enfants et leurs chiens.* (p. 72) Cette destination est un lieu d'entraînement, d'entraînement sans mollesse coupable :

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

Une fois capturés, les enfants subissaient une redoutable éducation. Ils étaient à la merci des gardiens qui les soumettaient à des exercices épuisants pour qu'ils aillent toujours plus vite sur leurs chiens. Quand les enfants tombaient de chien, ils recevaient des coups. Quand ils étaient trop fatigués pour s'entraîner, ils recevaient des coups. Quand ils étaient trop lents, ils recevaient des coups. Tout ceci entre dans la logique indiscutable d'un monde dont le Suprême aime les courses de chiens, surtout quand son écurie gagne :

Les seuls moments où les enfants étaient bien traités, c'était lors des courses de chiens. On aurait dit ces jours-là que le Suprême les adorait. Il avait un petit mot aimable pour tous les concurrents et il leur caressait les cheveux avant qu'ils montent sur leurs bêtes. Les courtisans affichaient de grands sourires et s'extasiaient de la chance qu'avaient les enfants d'être présentés au Suprême. Et lorsqu'un des enfants gagnait la course, il avait droit aux accolades et aux bravos[9]*. Le soir, il pouvait même manger à sa faim.* (p. 74)

Le monde conduit par le Suprême est très simple d'organisation : tout en haut, lui et les siens ; il peut arriver que le pouvoir soit transmis du Suprême qui disparaît au nouveau Suprême son frère, comme si l'auteur avait prévu la succession Fidel – Raul… Le Suprême monte sur le trône, insigne fort du pouvoir, qui suggère la transmission de type dynastique. Le fils du Suprême a presque tous les droits, y compris d'être cruel avec son âne : [il] *le frappait avec son bâton sur les flancs […] le tapait sur l'échine […] corrigeait son âne à grands coups de pied dans le ventre* (p. 67) Sous les coups, l'âne s'enfuit ; le fils du Suprême est une émanation du Suprême, donc tout-puissant : *Le fils du Suprême convoqua les officiers de l'armée de son père. Ils envoyèrent des centaines d'hommes à sa poursuite. Ils déployèrent des moyens considérables.* (p. 69) Les Roumains, une fois de plus, reconnaissent, derrière Nicolae, son émanation Nicu (diminutif de Nicolae), fils violent et impulsif nommé ministre. Le Suprême peut décider que *tout ce qui était vrai devenait faux* ; il n'a pas besoin d'expliquer sa décision, elle vaut par son existence même, jusque dans les conséquences les plus lourdes : *ceux qui défendirent le contraire furent exécutés sur-le-champ. […] Car le nouveau Suprême traitait immédiatement de menteurs ceux qui ne mentaient pas. Et il les faisait tuer. Le témoin sincère qui décrivait le crime qu'il avait vu était exécuté pour faux témoignage et l'homme franc qui tenait son serment était mis à mort sous prétexte de fourberie.* (p. 18) Il s'agit de mises à mort pratiquées au nom de la recherche de vérité, même si elle est fausse. Un autre Suprême considère que sa volonté suffit, et il n'a même pas besoin de chercher une justification : *En ce temps-là, le Suprême faisait couper toutes les têtes qui ne lui revenaient plus.* (p. 43) Un seul geste de son petit doigt suffit pour que le garde abatte son cimeterre ! Notre Bon Plaisir est une affirmation auto-suffisante. Le Suprême n'aime pas la

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

lumière ? eh bien, il ne faut plus qu'il y en ait ! Les flèches tirées par des milliers d'archers vont faire écran au soleil, et gare aux sujets qui oseraient faire un feu :

S'ils trouvaient une lampe allumée, les soldats du Suprême l'éteignaient et massacraient les villageois qui l'avaient laissé brûler[10]. (p. 96)

L'armé régulière sert tantôt à mettre la main sur l'exemplaire rare d'enfant doué pour la course de chiens, tantôt pour éteindre la flamme d'une simple lampe destinée à éclairer un peu les ténèbres auxquelles mène le régime de dictature ; les soldats obéissent… de toute façon, il y va de leur vie aussi ! La conduite strictement inverse existe aussi, pourtant : dans *Il faut désobéir*, D. Daeninckx & Pef montrent l'exemple d'un policier messin qui se range parmi les justes en refusant d'appliquer les lois terribles de Vichy : *Les consignes étaient très claires, vous savez. Mais moi, je pensais autrement. Qu'il faut parfois désobéir pour rester un homme. […] Mon métier, c'est d'arrêter les voleurs […], pas d'éteindre les étoiles*[11].

Et il se trouve donc que le Suprême est unique, mais il y a besoin que ses sujets puissent exprimer leur dévotion-soumission ; si les rois de France sont réputés thaumaturges, avec le pouvoir de guérir certains malades par simple contact, l'inverse va se produire aussi: des objets matériels qui ont été à son contact deviennent sacrés et méritent les mêmes actes d'adoration que s'ils étaient la personne même du Suprême :

En ce temps-là, le Suprême était vénéré comme une divinité. Ce qui lui appartenait faisait l'objet d'un véritable culte et les roues de son carrosse étaient presque aussi adorées que sa personne. Les deux grandes roues étaient particulièrement révérées. Les courtisans attendaient de longs moments pour avoir l'honneur de s'incliner, l'un après l'autre, devant elles. Ils se mettaient à genoux devant la première et embrassaient le bois de ses rayons. Ils passaient ensuite derrière le carrosse et allaient vénérer l'autre grande roue. Mais les deux roues plus petites n'étaient pas non plus négligées. Les courtisans les caressaient avec ferveur et s'appliquaient à parcourir, les mains nues, leur circonférence. (p. 48)

Pourquoi tout cela ? pour rester en vie, ne pas être l'objet du signe du petit doigt du Suprême qui entraîne le coup de cimeterre du garde, pour bénéficier d'avantages matériels, puisque *tout était réservé au Suprême et aux hommes du Suprême* (p. 85), pour être conseiller, peut-être même Grand Conseiller, ou, espoir ultime, Très Grand Conseiller !

Les sujets sont donc soumis par la force – voici enfin une vraie mission pour l'armée ! - ou par le philtre d'obéissance – voici enfin une vraie mission pour la médecine ! Arrive enfin un autre moyen très utilisé par les dictatures, le livre. *Mein Kampf* déjà cité et *Le Petit Livre Rouge* sont des exemples de très gros tirages avec lecture et citation imposées ; on peut ajouter, pour le contexte roumain, les œuvres du président - secrétaire général – commandant suprême. Tirage important aussi, lecture et commentaires en situation scolaire et au-delà, tout

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

acte public qui voulait aboutir devait prendre comme référence tel discours au congrès du parti, ou à telle conférence plénière du Comité Central. La légitimité et l'acceptabilité d'une demande ou d'une démarche ne venait pas du fait qu'elle était prévue dans les textes de la loi connue de tous – elle ne l'était pas, puisque l'équivalent du Dalloz n'était pas accessible au citoyen et devait rester dans l'ombre et le silence du prétoire -, mais de l'existence de passage de discours évoquant une situation semblable ; la jurisprudence n'est pas le fait d'une assemblée de sages statuant par écrit, et sur la durée longue, mais des paroles d'un seul ; seul, oui, mais doté d'un nom qui dit l'absolue supériorité, et de surnoms caudataires dont l'anthologie critique mériterait d'être faite.

L'école est le lieu parfait pour que la pensée du Suprême pénètre de manière monopolistique l'esprit des futurs sujets ; ce sera plus brutal que dans le monde si bon d'Aldous Huxley :

En ce temps-là, les enfants devaient apprendre par cœur le livre du Suprême. Le livre avait 200 000 pages réparties sur 400 volumes. Aussi, dès leur plus jeune âge, les enfants passaient-ils toutes leurs journées à travailler pour le connaître. Avant même qu'ils sachent lire, le maître, au service du Suprême, leur faisait répéter et répéter des pages et des pages et des pages. C'était ensuite sur le livre qu'ils apprenaient la lecture, puis l'écriture en recopiant des lignes et des passages entiers. Ensuite, lorsqu'ils avaient sept ans, leurs journées étaient partagées en trois : six heures pour lire le livre, six heures pour recopier le livre, six heures pour apprendre le livre. Entre ces trois temps, les enfants avaient le droit de manger de la soupe et, deux fois par semaine, des pommes de terre. (p.55)

La Pensée Unique est donc toute-puissante et omniprésente, les enfants sont punis au fouet, et les pleurs sont punis aussi. *Un jour par an, cependant, on mangeait mieux : les enfants avaient le droit de manger des navets, des carottes et une noisette de beurre.* (p. 57) C'est évidemment un jour exceptionnel, celui où le Suprême passe en visite ; une fois encore, le rapprochement avec l'histoire récente des Roumains est possible : les boucheries étaient vides tout au long de l'année, à l'exception de deux jours, l'un fixe, la Fête Nationale du 23 août, et l'autre, mobile et incertain, correspondant au passage du secrétaire général dans la ville ; rétrospectivement, on peut se mettre à rêver à la logistique bouchère, peut-être que des courtisans existaient qui avaient pour principale mission de faire précéder le convoi officiel par un autre, moins prestigieux, de simple ravitaillement, pour que le chef puisse voir des magasins offrant de la nourriture ; j'ai, pour ma part, le souvenir de magasins d'alimentation dont les rayonnages proposaient en tout et pour tout, tout au long de l'année, sur des mètres et des mètres, des pots en verre contenant les uns des petits pois, les autres des prunes au sirop !

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

L'asservissement systématique d'État, parvenu à un parfait degré d'achèvement dans la perversion, tel que l'auteur le présente ici dans *UPFN* a connu une variante, dans un texte qui précède le nôtre d'une dizaine d'années et qui porte un titre qui occupe une bonne place sur la couverture mais n'arrive pas à tenir sur la longueur du dos : *Josette, l'animatrice vedette, la petite Émilie qui l'aime beaucoup, beaucoup et sa sœur qui la trouve vraiment trop bête*[12]. La petite Émilie est en admiration devant Josette, animatrice d'une émission de télévision pour enfants : ses cheveux, ses yeux, ses plaisanteries, les activités qu'elle propose, le ton léger qu'elle emploie, l'impression de liberté qu'elle donne :

Et vous n'avez pas envie de manger avec moi un joli gâteau ? Il est bon , il a de la crème, regardez Louisette, et José, et Louis, ils ont déjà de la crème sur la figure. Vous n'avez pas envie de venir leur mettre aussi de la crème sur la figure ? Ici, on a tous les droits. C'est vraiment la chaîne des enfants.

Si vous voulez venir avec nous, les enfants, c'est très facile. Il suffit de faire une petite promesse et c'est tout. Il faut simplement jurer. Vous jurez quand même ?
- Oui, oui, crie la Petite Émilie.
- Il faut jurer que vous viendrez toujours me voir quand je vous le demanderai, même si vous êtes malade, même si vous avez des devoirs, même si vos parents ne veulent pas, même si vos sœurs ou vos frères ou vos camarades ne sont pas d'accord, même s'il y a du soleil… parce que je m'ennuierais trop si vous n'étiez pas là. J'aime tellement les enfants, moi. Vous voudriez que je m'ennuie ?

Émilie rejoint Josette, mais l'accueil est beaucoup plus froid que l'invitation ! c'est simple, on est hors antenne !

- Comme tu es jolie, dit la Petite Émilie, plus encore que de l'autre côté.
- Ne me regarde pas comme ça, dit Josette. Ne t'approche pas. Attention, tu vas salir ma robe. […] Encore une vraie sangsue, c'est ma chance ! Reste là, ne bouge pas et ne m'adresse plus la parole.
- Alors, tu veux que je reparte, Josette ?
- Partir ? Ça ne va pas dans ta petite tête. Pourquoi tu crois que je t'ai fait jurer ? On a besoin d'enfants, pour montrer à la télé. On n'a pas que ça à faire, de vous convoquer et de vous expliquer, et de vous dire quand il faut rire, et quand il faut applaudir. Alors maintenant, on vous garde en réserve. Comme des conserves. Toi, tu resteras toujours ici dorénavant.
- Toujours jusqu'à quand ?
- Toujours ! Tu ne sais pas ce que ça veut dire ? Toujours ! Même quand tu seras vieille. On a besoin de tous les âges à l'écran.

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

La gentillesse dégoulinante de Josette était donc un piège, ses beaux cheveux ne sont qu'une perruque, elle est laide et vieille, et son émission a besoin d'un public aux ordres. Heureusement, la grande sœur d'Émilie arrive et la délivre. Les Français parents dans les années quatre-vingt ont peut-être reconnu une animatrice blonde très présente sur deux chaînes successivement… Présente dans la boîte allumée, qu'on peut éventuellement éteindre, mais aussi dans l'esprit des enfants, qu'elle contrôlait trop.

Mais il est temps de quitter le détour par le club Théodora pour revenir au monde sombre d'*UPFN*. L'entreprise d'investissement de la pensée, pourtant si réussie en tant que projet, va échouer un jour, tout simplement parce que les objets, oui, les objets se lasseront d'être véhicule d'invasion : le papier des volumes du très grand penseur se vident de leur encre, les lettres pourtant présentes, imprimées fondent, la réécriture ne marche pas mieux, et la mémoire refuse de fonctionner… Le maître qui a consciencieusement battu ses élèves leur conseille soudain de rire, de se comporter en enfants, de profiter de la vie ! Le médecin personnel forcé d'inventer un philtre d'obéissance le fait, mais une erreur se produit, et le philtre n'est efficace qu'un certain temps : après, il donne le fou-rire. L'âne très doux du fils du Suprême (donc presque suprême lui aussi) se sauve, et ses successeurs auront bien un caractère d'âne… Si les histoires de Moune ont une fin plutôt positive, ce n'est pas parce les rois et les reines se trouvent en bonne entente avec les fées, et qu'il n'y a plus qu'à programmer le mariage des princes et princesses : le monde des contes de Moune ressemble très fortement à celui que Lila et elle, ont connu, et duquel elles ont été chassées pour arriver dans le camp où elles partagent la même planche à dormir. Ce monde est sombre, peuplé de méchants qui souvent réussissent et fleurissent ; mais les actions de refus, qu'elles soient individuelles ou collectives, dues aux humains ou aux animaux, ou carrément aux choses peuvent faire cesser le cercle parfait de la reproduction infinie de la méchanceté, du mensonge, de la cruauté. Ce monde à la merci du tout-puissant dont la passion mue souvent en obsession pathologique ou en caprice délirant est décrit de façon neutre, sans révolte, la voix qui parle ne prend pas position, même devant l'absurde et l'horrible. Nous sommes en présence d'une vraie performance d'écriture, qui n'est pas sans rappeler celle de Voltaire[13]. Nous allons, pour mieux entendre le grain de cette voix, écouter le premier des douze contes qui font l'année d'*UPFN*.

Le premier conte est intitulé « Les Rats » ; très court (il tient en 86 vraies lignes, quatre pages aérées), il commence par la formule *En ce temps-là*, qui remplace le très connu et attendu *Il était une fois* ; Moune se place donc clairement dans le contexte historique et non dans le fictionnel ; cette formule sera reprise en ouverture de chacun de ses contes, ainsi que l'ont montré quelques exemples ; pour aider Lila à s'endormir, Moune ne procède pas par

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

appel au merveilleux dans un univers spatio-temporel très lointain, mais par l'évocation de la réalité très proche, dans laquelle toutefois des manifestations merveilleuses pourront éventuellement se produire, pour amener un dénouement propre à calmer la petite Lila. En ce temps-là donc, une loi très sage avait établi une ligne de partage entre les êtres humains et ceux qui le sont un peu moins – on reconnaît le concept de sous-homme de l'idéologie nazie. Cette loi est fondée sur une observation scientifique : le lundi est, étymologiquement[14], le jour de la lune, son nom dans plusieurs langues l'indique clairement, or la lune est un astre changeant, rarement à plénitude, donc les enfants nés ce jour-là sont des humains non-pleins[15], tout juste bons à servir d'esclaves aux autres. Pour que la société puisse fonctionner efficacement, il faut que cette distinction soit perceptible facilement : il est donc normal que les êtres du lundi portent un insigne qui le montre ; c'eût pu être une lune, n'est-ce pas, mais ce fut un rat. Oui, un rat. Par un glissement que rien ne justifie, si ce n'est la manipulation, de la simple distinction informative on passe à l'infamante[16] ; les autorités s'appuient sur la peur pour fabriquer l'exclusion et la haine :

En ce temps-là, tous les enfants nés un lundi étaient maudits[17]. Une loi l'avait ordonné: ceux qui venaient au monde le lundi, jour de la lune, cet astre changeant, devaient être mis à part. Ils travaillaient toute leur vie pour les autres, qui naissaient les jours suivants. Et ils portaient un rat peint dans leur dos afin qu'on les reconnaisse de loin.

Les gens avaient peur des rats. Pour eux, un rat n'était qu'un animal répugnant qui donnait des maladies. Ils avaient donc peur des hommes qui avaient cette bête sur leur dos. Et ils les appelaient des « Rats » pareillement.

Malheureusement, l'appellation « rat » n'est pas une fantaisie, mais une réalité historique : les Juifs ont été désignés ainsi par les notables nazis, Hitler en tête : le terme se trouve plusieurs fois dans *Mein Kampf*. C'est ce même mot qui va fournir à Art Spiegelman le titre et l'orientation graphique générale de son *Maus*, où les Juifs sont représentés comme des souris (l'allemand ne distingue pas « rat » et « souris »). Nous sommes donc en présence d'un triple abus : dans l'ordre social d'abord, où l'on crée non des classes mais des castes sur raison de naissance, non de mérite et d'acquisition[18] ; dans l'ordre scientifique ensuite, puisque la naissance un lundi ne peut en aucun cas causer des insuffisances dans l'accomplissement de l'être humain ; dans l'ordre argumentatif enfin, puisque la conséquence abusive est présentée comme cause première et explicative : *ils portaient un rat peint dans leur dos* / *les gens avaient peur des rats*. C'est, typiquement, un acte de propagande, dont l'efficacité redoutable est confirmée par le comportement des gens : ils ont peur des rats,

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

transmetteurs (et non pas donneurs !) de maladies, soit, mais il n'y a pas lieu d'avoir peur des gens qui ont un signe de rat sur leur dos. Par métonymie, les gens appliquent pourtant le faux raisonnement (enthymème) employé par la propagande. La peur engendre l'éloignement, lequel engendre le rejet… la haine et la mort suivent !

La démonstration (fausse, mais qui emporte pourtant l'adhésion) va s'appuyer sur des procédés rythmiques et sémantiques bien efficaces aussi :

- la rime : /ba/ /Ra/ : *A bas les Rats !* et même la rime équivoquée *aux Rats/aura*
- l'homonymie par recomposition de mots en calembour : *Les Rats passent* (les rapaces), *fermez les volets !* pour ne pas les voir, mais aussi pour qu'il n'y ait pas d'ouverture suggérée au vol, ni de contamination
- l'assonance appuyée par début consonantique identique (contre-assonance): /Ra/ /Ras/ /Rat/ ou différent : /sal/ /Ra/, /sal/ /Ras/
- la répétition *sale – sale*
- homonymie *rate* / *rate*, l'organe censé être l'un des sièges de l'effort / le féminin : *Sale Rat, sale race, on va vous défoncer la rate*. violence ou viol ? les SA (sections d'assaut, *Sturmabteilungen*) sont connues et redoutées pour leur violence
- l'isométrie 3/3 et 2/2 : *à bas les rats*, *sale rat, sale race* et utilisation de formules métriques éprouvées comme l'octosyllabe et l'alexandrin
- paronymie *rat peint* / *rabbin* (ce mot n'est pas présent dans le texte)

C'est un monde où l'ordre règne, l'ordre nouveau fait d'obligations et d'interdictions, ce que peut illustrer la liste suivante, extraite, ne l'oublions pas, d'un texte de 86 lignes :

une loi l'avait ordonné
devaient
fallait
interdit
lois
Ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit
ils n'avaient pas le droit

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

ils n'avaient pas le droit
n'avaient aucun droit
ne devait pas
Tu n'as pas le droit
Personne jamais n'a désobéi à la loi

Presque toutes ces interdictions sont formulées de manière qui fait qu'elles n'ont pas d'agent identifiable : le sujet grammatical sera *une loi* (elle existe, oui, mais elle est normalement la production d'un pouvoir, ici non nommé explicitement), *ils* (qui renvoie aux victimes-Rats, pas aux auteurs des lois indignes) ; c'est vague, personne ne peut être déclaré responsable, il n'y a eu que simple exécution des ordres et application de la loi venue de plus haut. Cette logique va être appliquée plus loin par l'emploi du passif, toujours sans complément d'agent : *être mis*, *étaient épiés*, *était emmené*… Le même effet est obtenu par l'emploi massif de *on*, 11 fois en trente lignes ! On, ce n'est ni moi ni toi ni Dupont, c'est les gens, quelqu'un, mais pas quelqu'un de précis et identifiable. Ce fut, n'est-ce pas, exactement l'axe de défense des nazis au procès de Nuremberg, très finement repris par l'auteur.

Dans la culture allemande, les rats sont liés à un épisode historique qui a donné naissance à une légende médiévale retravaillée par les frères Grimm, c'est le conte du joueur de flûte de Hameln. Les rats y sont des êtres nocturnes, qui se nourrissent d'aliments dérobés aux humains, et qui vivent en groupes nombreux et qui sont symbole de mort. Un joueur de flûte réussira quand même à en débarrasser la ville.

C'est donc un monde où les êtres humains normaux ont pouvoir sur les Rats, enfants maudis nés un lundi. Ou un dimanche, ou même un mardi, parce qu'une simple dénonciation suffit pour faire déchoir : le soupçon que la mère a fait retarder ou avancer son accouchement par des exercices provoque la réaction redoutable : une queue de rat est clouée sur sa façade, et son enfant est déclaré rat. C'est un monde où l'ordre règne, la loi et les interdits sont efficaces et ne laissent pas d'interstice. A mi-texte, pourtant, une femme va réagir, brave les lois qu'on est en train justement de lui rappeler, récupère le nouveau-né et s'enfuit. L'armée, qu'on a déjà vue mobilisée pour chercher un âne, se met en chasse ; on soupçonne, oui encore *on*, sa présence dans une maison abandonnée ; trois soldats l'approchent, mais elle est armée d'un fusil ! courageusement, les trois se retirent et vont chercher des renforts, qui arrivent, plusieurs centaines ! Le chef donne l'ordre d'attaquer ; mais la troupe est gênée par des Rats, arrivés pour voir la *femme qui était prête à mourir pour un Rat semblable à eux*. L'armée tire sur ces êtres qui n'ont pas d'armes, une fois, et d'autres fois encore : *Les soldats tiraient, tiraient sans s'arrêter, et les Rats tombaient. Lorsqu'ils furent tous à terre, le chef des soldats dit qu'il fallait à présent punir la mère et l'enfant.* L'armée, convoquée pour une femme, a

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

tiré sans sommation, et veut punir ; la mère a certes désobéi à la loi existante, et peut être punie (après jugement), mais l'enfant de trois jours n'a rien fait, on ne peut pas le punir[19]. Pour défendre ce droit, un miracle va alors se produire : les rats peints sur le dos des Rats-presque-hommes et qui faisaient peur aux hommes comme s'ils étaient réels, vont se détacher, les images deviennent réalité, les rats attaquent les soldats. Par un retournement de situation que souligne brillamment une grammaire bien pensée (l'emploi du passif refait son apparition : *D'où viennent ces rats ? demanda le chef. Tuez-les ! Il fut mordu cruellement à son tour avant d'avoir pu comprendre.* Les méchants étaient actants transparents de tous les passifs précédents, les voilà maintenant patients.). La mère et le bébé peuvent alors sortir de leur abri, et cheminer vers un pays où le lundi est un jour comme les autres. Quant aux rats, ils suivent leur destin de rat, ils vont aux champs, parfois certains se risquent un peu à la ville. Le texte, qui s'est déroulé tout entier sur le repère temporel du passé simple passe au présent pour sa fin, comme dans les formulettes conclusives de beaucoup de contes :

Ils sont retournés dans les champs. Parfois ils entrent dans les caves. Parfois ils pénètrent dans les basses-cours. Mais plus jamais on ne voit de rat peint sur le dos des gens. Plus jamais.

Le retournement Rat – rat, homme – animal rappelle le texte de Grimm déjà cité, puisque le joueur de flûte, mal payé de sa peine après avoir sorti et perdu la théorie de rats, va se venger, et procéder de manière strictement identique, sauf que cette fois les victimes ne seront pas des rats, mais des enfants de la ville. Il est vraisemblable de penser qu'un deuxième texte a nourri notre conte ; il est un peu moins connu que celui des Grimm, mais son auteur l'est beaucoup plus. Il s'agit de V. Hugo écrivain de voyage.

Il y a eu malveillance et maltraitance : les gens sont privés du pain que pourtant ils ont produit, et cela enrichit un autre, l'évêque Hatto ; il y a bien déclassement, acte de rejet vers le bas d'êtres qui sont pourtant semblables aux autres (épisode commun entre « Les Rats » et le texte de V.H.). Poussés par la faim, ils se rassemblent (épisode commun) et réclament du pain ; celui qui détient le pouvoir (Hatto / le commandant) les met à mort par le feu (feu tout court, feu des armes à feu) ; les êtres humains sont considérés comme des êtres inférieurs, tout juste dignes de moquerie, rabaissés par l'appellation « rats » :

Le peuple affamé ne se dispersait pas et entourait le palais de l'archevêque en gémissant. Hatto, ennuyé, fit cerner ces pauvres gens par ses archers, qui saisirent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, et enfermèrent cette foule dans une grange à laquelle ils mirent le feu. Ce fut, ajoutait la bonne vieille, un spectacle dont les pierres eussent pleuré. Hatto n'en fit que rire ; et comme les misérables, expirant dans les flammes,

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

poussaient des cris lamentables, il se prit à dire : entendez-vous siffler les rats ? *le lendemain, la grange fatale était en cendre ; il n'y avait plus de peuple dans Mayence*

Celui de qui la parole au Ciel était voisine, qui avait le pouvoir de donner la vie et la mort, la faim et l'abondance, d'être un presque Créateur, capable de transformer la réalité en la rabaissant par une image ironique (homme -> rat) va d'un coup être pris au piège inverse, l'image engendre la réalité, la figure rat devient vrai animal rat, avec les caractéristiques de sa nouvelle existence – appétit illimité, nombre considérable, grégarité du presque continu ; c'est, encore une fois, un épisode commun :

la ville semblait morte et déserte, quand tout à coup une multitude de rats, pullulant dans la grange brûlée comme les vers dans les ulcères d'Assuérus, sortant de dessous terre, surgissant d'entre les pavés, se faisant jour aux fentes des murs, renaissant sous le pied qui les écrasait, se multipliant sous les pierres et sous les massues, inondèrent les rues, la citadelle, le palais, les caves, les chambres et les alcôves. C'était un fléau, c'était une plaie, c'était un fourmillement hideux. Hatto éperdu quitta Mayence et s'enfuit dans la plaine, les rats le suivirent ; il courut s'enfermer dans Bingen, qui avait de hautes murailles ; les rats passèrent par-dessus les murailles et entrèrent dans Bingen. Alors l'archevêque fit bâtir une tour au milieu du Rhin et s'y réfugia à l'aide d'une barque autour de laquelle dix archers battaient l'eau ; les rats se jetèrent à la nage, traversèrent le Rhin, grimpèrent sur la tour, rongèrent les portes, le toit, les fenêtres, les planchers et les plafonds, et, arrivés enfin jusqu'à la basse-fosse où s'était caché le misérable archevêque, l'y dévorèrent tout vivant.[20]

Le texte de V. Hugo se remarque aussi par un autre épisode particulier, peu présent dans « Les Rats », mais présent malheureusement dans la stratégie de combat des nazis, pour qui toutes les armes sont bonnes, y compris enfermer des civils – hommes, femmes, enfants - dans un lieu public et théoriquement protecteur, puis mettre le feu sans se soucier des cris de souffrance, pas plus que s'ils étaient de simples bruits de la nature.

Longtemps, la visée de la littérature pour l'enfance et la jeunesse a été essentiellement éducative et morale, au détriment parfois de la composante esthétique ; elle connaît aussi des dérives de pur divertissement sans ambition, mais aujourd'hui comme hier des œuvres sortent qui étonnent par le réemploi des sources et motifs placés en réseaux nouveaux, par l'équilibre souverain de leur construction, par la noblesse touchante de leur propos. *Une petite flamme dans la nuit* est de celles-là.

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

Notes

[1] Au couple narrateur vs narrataire, bien établi, je propose en alternative conteur vs contaire, avec à peu près les mêmes caractéristiques, sauf que le deuxième permet d'intégrer les dimensions de l'oralité qui manquent au premier. Inconvénients : si narrateur a un féminin déjà existant (mais est-on bien sûr que narratrice est strictement le féminin de narrateur ?), si narrataire peut accepter masculin et féminin, conteur offre conteuse (mais c'est, me semble-t-il, un féminin réducteur) et difficilement contrice (construction virtuelle à partir de ce qu'offre narrateur/narratrice) ; le conté est la masse de ce qui s'offre au contage.

[2] *Le don de Shahrazad : la mémoire des* Mille et Une Nuits *dans la littérature contemporaine*, Encrage éd. 2008.

[3] Violette Jacquet-Silberstein, Juive hongroise née en Roumanie, devenue française avant la guerre, déportée et rescapée d'Auschwitz, se souvient : « Heureusement, l'une des nôtres, qui avait beaucoup lu, nous racontait des romans entiers » *Les sanglots longs des violons…* Oskar jeunesse, partie entretien, p. 57.

[4] La complexité de la structure des *1001N* est déplacée : de la profondeur verticale, on passe au bifide alterné horizontal, le conteur de l'instant T était contaire à l'instant T_{-1}.

[5] Jochen et Esther Gerz, colonne de Harburg : une colonne de 12 mètres est proposée aux réactions écrites et/ou iconiques des passants, pour servir de témoin, avec enfoncement progressif réalisé à chaque fois que telle section serait totalement couverte par les contributions. Belle façon de définir le passé à la fois comme absent (du regard) et présent (dans la mémoire, celle des humains ou celle de la terre).

[6] Et contrairement donc à l'usage qui s'est installé en Roumanie, où poètes et ministres se disputaient l'honneur d'inventer des hyperboles dont l'accumulation finissait par devenir source de plaisanteries (« bancuri ») : le « Danube de la pensée » était-il plus fort que le « génie des Carpates » ?

[7] Les successions en dictature sont rarement affaire d'élections ; la gérontocratie est un monde de fonctionnement très massif, on meurt en poste, et les exceptions sont rares (C. Honnecker, N. Ceausescu, qui sont morts déchus, et non pas non réélus).

[8] Je rappelle que le volume fait 105 pages, certaines sans texte (illustration plein page) d'autres très aérées (une seule phrase), et que ce total inclut les passages de RE (pratiquement la moitié des pages, 48) : linguistiquement, le Suprême est bel et bien partout !

[9] Une gymnaste de 14 ans championne olympique se voit décerner le titre de « Erou al Muncii Socialiste », appellation qui, on s'en aperçoit aujourd 'hui, ne veut rien dire (Héros du Travail Socialiste), mais qui est faite de fragments qui appartiennent au discours politique officiel, ici dans son orientation valorisante. Le même titre est absent (mais faut-il s'en étonner ?) du cursus de personnes qui sont mortes d'épuisement au long des dizaines d'années du Travail Socialiste, mortes anonymement et oublieusement…

[10] Triste rappel : pour financer les travaux du Palais du Peuple, N.C. a par exemple décidé de supprimer l'éclairage nocturne, et placer à 14° (Celsius) le seuil de confort thermique du chauffage intérieur…

[11] D. Daeninkx, Pef, *Il faut désobéir*, Rue du monde 2002

[12] Ed. møtus, 1992, illustré par Consuelo de Mont-Marin.

[13] J'avais pour projet de proposer aussi un parcours de *Matin brun*, de F. Pavloff, éd. Cheyne 1998 ; le temps, malheureusement, me manque, je contenterai donc d'un très bref aperçu relégué en note (mais je sais qu'une des participantes commence toujours sa lecture par les notes, cette place est donc peut-être enviable…). Le texte est écrit avec la même indifférence inconsciente feinte : deux amis constatent que le monde qui les entoure est en train de changer, ce que semble montrer une modification des données scientifiques admises ; en effet, les scientifiques de l'État national déclarent un jour que seuls les chats bruns méritent de vivre ; puis que tout propriétaire de chat non-brun est hors-la-loi, puis la même chose à propos des chiens non-bruns. Puis un jour, avoir fait piquer son chien non-brun ne suffit plus, puisqu'on peut être puni non seulement d'être propriétaire, mais même de l'avoir été ! cela vaut donc pour les infractions commises après la publication de l'acte, mais aussi avant… Ce qui fait, évidemment, que chaque citoyen (excusez-moi, le terme est venu trop vite sous mes doigts) vit avec la peur que la milice brune défonce sa porte au petit matin ; avec la rétroactivité des lois, on est tous forcément coupables, d'une chose ou d'une autre, à un moment ou un autre.

[14] L'étymologie étant supposée science du vrai, « comme son nom l'indique », n'est-ce pas…

[15] On aura reconnu l'argument de départ de l'extraordinaire roman de Vercors, publié au début des années cinquante, *Les animaux dénaturés*.

[16] La lune est bien évidemment une image de remplacement de l'étoile, l'étoile jaune bien réelle ; le glissement entre lune et rat peut trouver une petite explication dans une association d'idées : le rat ouvre le calendrier chinois (premier mois de l'année), comme le lundi (jour de la lune) ouvre la semaine ; le mois chinois débute toujours au moment de la nouvelle lune, le rapprochement existe donc bel et bien, mais pas dans l'Europe du début du siècle… Ce qui est certain, en revanche, est que le symbole du rat est bien plus difficile à porter que la lune ou l'étoile, ce que disent bien les mots du deuxième paragraphe. L'illustration reprend d'ailleurs les procédés de la propagande avec le juif au grand nez, omniprésent, en montrant un rat immense qui couvre de son corps tout un village dont il semble, par sa taille, le maître absolu. Les réactions de rejet et de violence sont donc prévisibles et normales…

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)

[17] J'extrais du volume déjà cité de Violette Jacquet-Silberstein, qui est restée en vie grâce à la musique, la première strophe d'une chanson de 1970 : L'automne embrumait les Carpates / Ce jour de novembre maudit / Ce jour de novembre maudit / Ce maudit jour où je naquis. En quatre vers, maudit est présent trois fois, parce que naître avant la guerre, naître de parents juifs ne peut être perçu que d'une seule façon, la malédiction. La chanson s'intitule « La jonquille », titre qui se sert du procédé de « recyclage » des images déjà constaté et mis en lumière (à propos des étoiles), puisque jonquille évoque étoile ; étoile a pu être positif pendant un bon moment, puis il ne l'a plus été, pour devenir carrément négatif, et enfin il se transcende en jonquille, graphiquement et chromatiquement très proche.

[18] Nous devons G.Dumézil la démonstration de structures ternaires dès la fin de la préhistoire ; d'autres chercheurs ont mis en lumière le maintien de cette division jusqu'aux temps modernes.

[19] En ce moment même, vingt ans après avoir donné l'ordre de tirer sur les manifestants, le général Stanculescu est toujours en liberté ; reconnu coupable, il fait le parcours des appels successifs, mais reste en liberté et espère bénéficier d'avantages liés à son (grand) âge. La France a connu un épisode juridique semblable il y a quelques années.

[20] V. Hugo *Bligger le Fléau – Légendes du Rhin*, Gallimard 1981 pp. 43-48 ; le texte est accompagné de discussions étymologiques intéressantes. On peut le retrouver aussi en format électronique à la BNF : http://expositions.bnf.fr/hugo/pedago/dossiers/voya/textes/29.htm

Cependant je faisais à peine attention à ce paysage et à ces souvenirs. Depuis que le jour déclinait, je n'avais plus qu'une pensée. Je savais qu'avant d'arriver à Bingen, un peu en deçà du confluent de la Nahe, je rencontrerais un étrange édifice, une lugubre masure debout dans les roseaux au milieu du fleuve entre deux hautes montagnes. Cette masure, c'est la Maüsethurm.

Dans mon enfance, j'avais au-dessus de mon lit un petit tableau entouré d'un cadre noir que je ne sais quelle servante allemande avait accroché au mur. Il représentait une vieille tour isolée, moisie, délabrée, entourée d'eaux profondes et noires, qui la couvraient de vapeurs, et de montagnes qui la couvraient d'ombre. Le ciel de cette tour était morne et plein de nuées hideuses. Le soir, après avoir prié Dieu et avant de m'endormir, je regardais toujours ce tableau. La nuit je le revoyais dans mes rêves, et je l'y revoyais terrible. La tour grandissait, l'eau bouillonnait, un éclair tombait des nuées, le vent sifflait dans les montagnes et semblait par moments jeter des clameurs. Un jour, je demandai à la servante comment s'appelait cette tour. Elle me répondit, en faisant un signe de croix, la Maüsethurm.

Et puis elle me raconta une histoire. Qu'autrefois à Mayence, dans son pays, il y avait eu un méchant archevêque nommé Hatto, qui était aussi abbé de Fuld, prêtre avare, disait-elle, *ouvrant plutôt la main pour bénir que pour donner.* que dans une année mauvaise il acheta tout le blé pour le revendre fort cher au peuple, car ce prêtre voulait être riche. Que la famine devint si grande, que les paysans mouraient de faim dans les villages du Rhin. Qu'alors le peuple s'assembla autour du burg de Mayence, pleurant et demandant du pain. Que l'archevêque refusa. Ici l'histoire devient horrible. Le peuple affamé ne se dispersait pas et entourait le palais de l'archevêque en gémissant. Hatto, ennuyé, fit cerner ces pauvres gens par ses archers, qui saisirent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, et enfermèrent cette foule dans une grange à laquelle ils mirent le feu. Ce fut, ajoutait la bonne vieille, *un spectacle dont les pierres eussent pleuré.* Hatto n'en fit que rire ; et comme les misérables, expirant dans les flammes, poussaient des cris lamentables, il se prit à dire : *entendez-vous siffler les rats ?* le lendemain, la grange fatale était en cendre ; il n'y avait plus de peuple dans Mayence ; la ville semblait morte et déserte, quand tout à coup une multitude de rats, pullulant dans la grange brûlée comme les vers dans les ulcères d'Assuérus, sortant de dessous terre, surgissant d'entre les pavés, se faisant jour aux fentes des murs, renaissant sous le pied qui les écrasait, se multipliant sous les pierres et sous les massues, inondèrent les rues, la citadelle, le palais, les caves, les chambres et les alcôves. C'était un fléau, c'était une plaie, c'était un fourmillement hideux. Hatto éperdu quitta Mayence et s'enfuit dans la plaine, les rats le suivirent ; il courut s'enfermer dans Bingen, qui avait de hautes murailles ; les rats passèrent par-dessus les murailles et entrèrent dans Bingen. Alors l'archevêque fit bâtir une tour au milieu du Rhin et s'y réfugia à l'aide d'une barque autour de laquelle dix archers battaient l'eau ; les rats se jetèrent à la nage, traversèrent le Rhin, grimpèrent sur la tour, rongèrent les portes, le toit, les fenêtres, les planchers et les plafonds, et, arrivés enfin jusqu'à la basse-fosse où s'était caché le misérable archevêque, l'y dévorèrent tout vivant. -maintenant la malédiction du ciel et l'horreur des hommes sont sur cette tour, qui s'appelle la Maüsethurm. Elle est déserte ; elle tombe en ruine au milieu du fleuve ; et quelquefois, la nuit, on en voit sortir une étrange vapeur rougeâtre, qui ressemble à la fumée d'une fournaise, c'est l'âme de Hatto qui revient.

Victor Hugo *Le Rhin lettres à un ami* Lettre XX

BDD-A23650 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-10-30 14:10:51 UTC)